



HAL
open science

L'action oratoire de C. Gracchus : l'image d'un modèle

Jean-Michel David

► **To cite this version:**

Jean-Michel David. L'action oratoire de C. Gracchus : l'image d'un modèle. Nicolet Claude. *Demokratia et Aristokratia - A propos de Caius Gracchus : mots grecs et réalités romaines*, Publications de la Sorbonne, pp.103-116, 1983. hal-01077521

HAL Id: hal-01077521

<https://hal.science/hal-01077521v1>

Submitted on 6 Dec 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Appendice 2 :

L'ACTION ORATOIRE DE C. GRACCHUS :
L'IMAGE D'UN MODÈLE

par J.-M. DAVID

L'analyse des sources qui conservent le souvenir de l'action oratoire de C. Gracchus peut être un bon moyen de suivre dans le temps le destin historiographique d'un comportement. C. Gracchus soutenait ses discours d'inflexions de voix, de mouvements du visage et du corps d'une force expressive telle que tous les auteurs anciens qui traitèrent de son éloquence, insistèrent nettement sur son efficacité (1). On peut tenter d'en reconstituer les traits principaux. La difficulté vient pourtant de ce qu'il faut extraire une conduite réelle de toutes les images que la tradition a superposées les unes sur les autres. C'est un premier travail ; mais qui ne peut suffire. Les images elles-mêmes, sont une matière vivante : elles naissent, croissent et dépérissent. Il faut donc essayer, malgré des sources bien pauvres, d'en suivre le développement et la disparition.

Plutôt que de partir de jugements dont il faudrait au contraire pouvoir apprécier la pertinence, on peut s'appuyer sur les quelques textes qui décrivent le comportement oratoire de C. Gracchus et les gestes ou les actes qui frappèrent assez les contemporains pour qu'ils soient retenus.

(1) Parmi les auteurs modernes qui ont étudié l'action oratoire de C. Gracchus, cf. surtout, N. Häpke, *C. Semproni Gracchi oratoris romani fragmenta collecta et illustrata*, Munich, 1915, pp. 33-38 ; P. Fraccaro, *Studi sull'età dei Gracchi*, Studi Storici, VI, n.s. I, 1913, pp. 68-71 ; H. Malcovati, *O.R.F.*, n° 48, pp. 174-177, qui donne l'essentiel de la bibliographie sur l'éloquence de C. Gracchus en général.

Cicéron, *De Oratore*, III, 225 :

Itaque et idem Gracchus — quod potes audire, Catule, ex Licinio cliente tuo, litterato homine, quem servum sibi ille habuit ad manum — cum eburneola solitus est habere fistula, qui staret occulte post ipsum, cum contionaretur, peritum hominem, qui inflaret celeriter eum sonum, qui illum aut remissum excitaret aut a contentione reuocaret.

Plutarque, *Tiberius Gracchus*, 2, 2 :

Ἔντονος δὲ καὶ σφοδρὸς ὁ Γάιος, ὥστε καὶ δημηγορεῖν τὸν μὲν ἐν μιᾷ χώρᾳ βεβηκότα κοσμίως, τὸν δὲ Ῥωμαίων πρῶτον ἐπὶ τοῦ βήματος περιπάτῳ τε χρήσασθαι καὶ περισπᾶσαι τὴν τήβεννον ἐξ ὤμου λέγοντα, καθάπερ Κλέωνα τὸν Ἀθηναῖον ἱστόρηται περισπᾶσαι τε τὴν περιβολὴν καὶ τὸν μηρὸν πατάξαι πρῶτον τῶν δημηγορούντων.

2, 6 :

Ὅθεν καὶ βοήθημα τῆς ἐκτροπῆς ἐποίησατο ταύτης τὸν Λικίνιον, οἰκέτην οὐκ ἀνόητον, ὃς ἔχων φωναστικὸν ὄργανον, ᾧ τοὺς φθόγγους ἀναβιβάζουσιν, ὅπισθεν ἐστῶς τοῦ Γαίου λέγοντος, ὀπηνίκα τραχυνόμενον αἰσθοῖτο τῆ φωνῆ καὶ παραρρηγνύμενον δι' ὄργην, ἐνεδίδου τόνον μαλακόν, ᾧ τὸ σφοδρὸν εὐθύς ἐκεῖνος ἅμα τοῦ πάθους καὶ τῆς φωνῆς ἀνιεῖς ἐπραῦνετο καὶ παρείχευ ἑαυτὸν εὐανάκλητον.

C. *Gracchus*, 5, 4 :

Τοῦτον τὸν νόμον εἰσφέρων τά τ' ἄλλα λέγεται σπουδάσαι διαφερόντως, καὶ τῶν πρὸ αὐτοῦ πάντων δημαγωγῶν πρὸς τὴν σύγκλητον ἀφορώντων καὶ τὸ καλούμενον κομίτιον, πρῶτος τότε στραφεὶς ἔξω πρὸς τὴν ἀγορὰν δημηγορήσαι, καὶ τὸ λοιπὸν οὕτω ποιεῖν ἐξ ἐκείνου...

Dion Cassius, fr. 85, 2 :

Πρῶτός τε ἐν τοῖς συλλόγοις μεταξὺ δημηγορῶν ἐβάδιζε, καὶ τὸν βραχίονα πρῶτος ἀπεγύμνωσεν, ὥστε μηδέτερον αὐτῶν κακὸν ἐξ ἐκείνου νομισθῆναι. Καὶ ἐπειδὴ γε πολλῇ μὲν πυκνότητι ἐνθυμημάτων πολλῇ δὲ καὶ σφοδρότητι ὀνομάτων ἐπίπαν ἐδημηγόρει, καὶ ἐκ τούτου οὔτε κατέχειν ῥαδίως ἑαυτὸν ἐδύνατο καὶ πολλακίς ἐς ἃ οὐκ ἠθελεν εἰπεῖν ἐξεφέρετο, ἀυλητὴν ἐπήγετο, καὶ παρ' ἐκείνου ὑπαυλοῦντός οἱ ἐρρυθμίζετο καὶ ἐμετρίαζεν, ἢ καὶ εἴ πη καὶ ὧς ἐξέπιπτεν καθίστατο.

Quatre séries d'actes ont ainsi marqué la tradition. C. Gracchus fut le premier à se découvrir le bras, marcher sur la tribune, se faire assister d'un joueur de flûte et se tourner vers le peuple.

Ce dernier geste ne doit pas retenir l'attention. Ce n'est pas C. Gracchus qui en fut l'initiateur, mais C. Licinius Crassus, le tribun de 145 (2). C'est ce dernier qui le premier, fit voter le peuple (*agere cum populo*) assemblé sur le Forum en tournant le dos au Sénat, aux magistrats et au petit nombre de ceux qui se tenaient sur le *comitium*. Toutefois, l'erreur de Plutarque vient sans doute de ce statut d'initiateur de comportements nouveaux que l'originalité de ses autres actes donne à C. Gracchus. Elle ne tend en fait, par une sorte de jeu de mots ou d'images, qu'à le réinsérer dans sa définition que nous dirions « révolutionnaire » si nous voulions jouer nous aussi : μικρᾶ παρεγκλίσει καὶ μεταθέσει σχήματος μέγα πρᾶγμα κινήσας καὶ μετενεγκῶν τρόπον τινα τὴν πολιτείαν ἐκ τῆς ἀριστοκρατίας εἰς τὴν δημοκρατίαν...

L'emploi du joueur de flûte a souvent été cité et mérite qu'on s'y arrête. L'explication qu'en donne Cicéron est parfaitement claire :

Cicéron, *De Oratore*, III, 227,

In omni uoce, inquit Crassus, est quiddam medium, sed suum cuique uoci. Hinc gradatim ascendere uocem et suaue est (nam a principio clamare agreste quiddam est) et idem illud ad firmandam est uocem salutare. Deinde est quiddam contentionis extremum, quod tamen interius est quam acutissimus clamor, quo te fistula progredi non sinet et iam ab ipsa contentione reuocabit. Est item contra quiddam in remissione grauissimum quoque tamquam sonorum gradibus descenditur. Haec uarietas et hic per omnis sonos uocis cursus et se tuebitur et actioni adferet suauitatem.

(2) Cic., *Lael.*, 96 : *Atque, ut ad me redeam, meministis, Q. Maximo, fratre Scipionis, et L. Mancino consulibus (145 a.c) quam popularis lex de sacerdotiis C. Licini Crassi uidebatur!... Atque is primus instituit in forum versus agere cum populo... Atque id actum est praetore me quinquennio ante quam consul sum factus.*

Varron, *r.r.*, I, 2, 9 : (après un jeu de mots sur le *cognomen* qui lui permet d'expliquer l'intérêt des Licinii Stolones pour la terre) *eiusdem gentis C. Licinius, tr. pl. cum esset, post reges exactos annis CCCLXV, primus populum ad leges accipiendas in septem jugera forensia e comitio eduxit.*

Pour la première fois en 145, C. Licinius Crassus fit donc voter le peuple (*agere cum populo, ad leges accipiendas*) en tournant le dos au *comitium* et à la curie et en s'adressant à la foule assemblée sur le Forum (cf. C. Nicolet, *Confusio Suffragiorum*, MEFR, 71, 1959, pp. 181-184 ; 197-200 ; cf. aussi *Le métier de citoyen*, Paris, 1976, p. 336 ; L. Ross Taylor, *Roman Voting Assemblies*, Ann Arbor, 1966, pp. 23-25 et sur la disposition des lieux, désormais F. Coarelli, « Il comizio dalle origini alla fine della Repubblica, cronologia e topografia », *PP*, 174, 1977, pp. 165-238). En fait, il faut analyser cette indication de Varron comme une allusion ironique (cf. aussi l'hypothèse de F. Brown, citée par L. Ross Taylor, *o.c.*, p. 21, n. 28) à la dimension traditionnelle des lots de terre assignés au peuple lors des distributions : Pline, *n.h.*, 18 ; Columelle, *R.R.*, I, 3, 10 ; Tite Live, V, 30, 8 ; cf. aussi Val. Max., IV, 4, 7 ; Tite Live VI, 36, 11, indique pourtant qu'à l'époque de Licinius Stolon la mesure pouvait être encore de deux jugères (cf. J. Heurgon, éd. *Varron Econ. rurale*, Paris, Belles Lettres, 1978, pp. 108-109).

La flûte qu'utilisait Licinius (3), l'esclave de C. Gracchus, n'était qu'une syrinx ou flûte de Pan (4). Elle permettait à C. Gracchus de régler les variations chromatiques de sa voix sur les notes qu'il lui donnait. Cette flûte n'était en somme qu'un diapason (5). C. Gracchus contrôlait grâce à elle la hauteur du son qu'il émettait et évitait à la fois qu'en devenant trop aigu, il ne produisît un effet désagréable (6) et que sa voix ne souffrît d'un effort trop violent. Cette limite tonale qu'il s'imposait était aussi un frein à ses emportements. Il s'interdisait de crier autrement que de façon volontaire. Le cri — Cicéron le remarque — permet d'atteindre des fréquences plus élevées encore que celles que l'on obtient en poussant la voix. En réduisant le champ chromatique de son énonciation, C. Gracchus parvenait à contrôler son émotivité :

Plutarque, *Moralia*, *Sur le contrôle de la colère*, 456 A,

Γαίῳ μὲν οὖν Γράκχῳ τῷ ῥήτορι καὶ τὸν τρόπον ὄντι χαλεπῶ καὶ περιπαθέστερον λέγοντι διηροσμένον ἦν συρίγγιον ᾧ τὴν φωνὴν οἱ ἄρμονικοὶ σχέδην ἐπ' ἀμφοτέρω διατῶν τόνων ἄγουσι, καὶ τοῦτ' ἔχων οἰκίτης αὐτοῦ λέγοντος ὀπισθεν ἑστῶς ἐνεδίδου τόνον ἐπιεικῆ καὶ πρᾶον, ᾧ τὴν κραυγὴν ἀνεκαλεῖτο καὶ τὸ τραχὺ καὶ τὸ θυμικὸν ἀφῆρει τῆς φωνῆς, ὥσπερ ὁ τῶν βουκόλων

« κηρόπλαστος ὀτοβεῖ δόναξ
ἀχέτας ὑπνοδόταν νόμον, »

ἐπιθέλων καὶ καθιστὰς τὴν ὄργην τοῦ ῥήτορος.

Tiberius Gracchus 2, 5-6 :

ὁ δὲ τραχὺς καὶ θυμοειδής, ὥστε καὶ παρὰ γνώμην ἐν τῷ λέγειν ἐκφερόμενον πολλάκις ὑπ' ὄργης τὴν τε φωνὴν ἀποξύνειν καὶ βλασφημεῖν καὶ συνταράττειν

(3) Il se peut, comme le propose Münzer, *RE*, XIII, 1, 1926, n° 5, col. 217, que le Λικίνιος οἰκίτης soit le *Licinius cliens tuus* de Catulus. Affranchi de Licinia, la femme de C. Gracchus, il serait passé ensuite dans la clientèle de Catulus ; *contra*, R. Büttner, *Porcius Licinius und der literarische Kreis des Q. Lutatius Catulus*, Leipzig, 1893, pp. 80-95, qui identifie le Licinius du *De Oratore* avec Porcius Licinus. Il est contraint pour ce faire, de réduire à la fois l'importance du témoignage de Plutarque et de forcer la tradition manuscrite du *De Oratore* ; cf. les réticences de M. Hertz, *Berl. Phil. Wochenschrift*, 46, 1893, pp. 1451-1452, et celles de E. Badian, *Caepio and Norbanus*, *Studies in Greek and Roman History*, Oxford, 1968, p. 65, n. 50.

(4) Cicéron, *De Or.*, III, 225-227 ; *eburneola... fistula* ; Val. Max. VIII, 10, 1, id ; A. Gell., I, 11, 10, id ; Amm. Marcel., 30, 4, 19, id ; Plut., *Mor.* 456 A, cf. *infra*, n. 5, Cf. Th. Reinach, s.v. « syrinx », *DS*, IV, 2, pp. 1596-1600 ; R. Büttner, *Porcius Licinus*, pp. 80-89.

(5) Plut., *T. Grac.*, 2, 6, φωνασκικὸν ὄργανον ; Quint., I, 10, 27, *fistula quam tonarion vocant* ; Plut., *Mor.*, 456 A.

(6) B. Vallancien, s.v. « Phonation », *Enc. Univ.*, 12, p. 986, écrit, à propos de la montée en fréquence : « cette montée a des limites et, lorsque les cordes vocales parviennent à une tension excessive, le son devient détimbré, criard ; c'est l'émission en voix ouverte des chanteurs qui est fortement déconseillée parce que disgracieuse et dangereuse ».

τὸν λόγον. Ὅθεν καὶ βοήθημα τῆς ἔκτροπῆς ἐποίησατο ταύτης τὸν Λικίνιον, οἰκέτην οὐκ ἀνόητον ... ἐνεδίδου τόνον μαλακόν, ᾧ τὸ σφοδρὸν εὐθύς ἐκείνος ἄμα τοῦ πάθους καὶ τῆς φωνῆς ἀνιείς ἐπραῦνετο καὶ παρείχεν ἑαυτὸν εὐανάκλητον (7).

C'est aussi, certainement, la profonde passion que C. Gracchus mettait dans ses discours qui explique les deux autres séries de gestes que la tradition lui attribue : déambuler en parlant et dégager son bras de la toge.

Le premier se comprend de lui-même. Le second mérite deux mots d'explication. Il ne peut s'agir que du bras gauche, le seul bras qui soit couvert par la toge. La statue de l'Arringatore le montre clairement : le bras gauche enveloppé dans les plis de la toge, est abaissé vers le bas, le bras droit est levé et tendu dans l'axe du regard. Quintilien décrit très exactement ce geste comme le plus convenable : *bracchii moderata proejectio, remissis umeris atque explicantibus se in proferanda manu digitis, continuos et decurrentis locos maxime decet* (8). Ce n'est donc que dans la chaleur d'un développement un peu vif que le bras gauche commence à participer aux mouvements du corps. Quintilien indique en effet que l'emploi des deux mains doit correspondre à des sentiments violents et il donne comme exemple ce passage de C. Gracchus : *Quo me miser conferam? Quo vortam? In Capitoliumne? At fratris sanguine redundat. An domum? Matremne ut miseram lamentantem videam et abiectam?* (9) La coincidence est frappante : Cicéron indique de ce discours, qu'il avait ému ses ennemis eux-mêmes par son action oratoire : *Quae sic ab illo esse acta constabat oculis voce gestu, inimici ut lacrimas tenere non possent* (10). Il est probable alors que la tradition ait associé des gestes précis à certains passages de l'œuvre de C. Gracchus : l'enseignement de la rhétorique était aussi une mimique. Mais rien ne prouve que ces gestes aient été exactement ceux de l'orateur. Ils étaient ceux qu'on lui attribuait. On savait qu'il avait coutume de marcher en parlant et de relever le pan de toge qui tombait sur son bras gauche et l'on associait ces gestes — les plus extrêmes qu'on lui ait connus —

(7) Plutarque emploie une expression parfaitement juste : ἐνεδίδου τόνον, et R. Büttner a sans doute tort d'insister sur des nuances insignifiantes (montée ou descente chromatique). Sur l'emploi ultérieur de conseillers chargés de modérer l'orateur, cf. Sénèque, *Contr.*, IV, *praef.*, 8 ; Pline, *Ep.*, II, 11, 15.

(8) Quint., XI, 3, 84. Sur la toge, cf. L.M. Wilson, *The Roman Toga*, Baltimore, 1924.

(9) Quint., XI, 3, 114-116 : *Manus sinistra numquam sola gestum recte facit; dextrae se frequenter accomodat, ... plus enim adfectus in his iunctae exhibent manus...* Je cite ici le fragment tel qu'il est transmis par Cicéron, cf. H. Malcovati, *ORF*, p. 196.

(10) Cic., *De Or.*, III, 214.

à ses discours les plus pathétiques. Ce passage, si souvent cité était probablement de ceux-là (11).

En tout cas, une image physique de son comportement oratoire émergeait et se transmettait dans l'alliance de l'imagination et de l'imitation. C'était celle d'un homme dont l'affectivité violente mais contenue s'exprimait dans des gestes forts de toute l'authenticité de ces charges émotives, mais contrôlés par un sens de la mesure qu'un long entraînement avait rendu spontané.

Les auteurs anciens sont unanimes : C. Gracchus fut le premier à Rome, à se permettre de tels gestes (12). La notation est importante. Elle lui donne un statut d'*exemplum*, elle lui reconnaît un rôle d'innovateur et le place en tête d'une longue série d'imitateurs. Elle est en somme la trace du choc que fut pour les contemporains l'adoption de ce comportement oratoire. Se pourrait-il pourtant qu'il ait imité quelqu'un ?

Plutarque cite Cléon, qui le premier à Athènes, s'était mis à parler en rejetant son manteau et en allant et venant sur la tribune. On pourrait probablement lui ajouter Timarque (13). D'autres orateurs grecs ont probablement fait comme eux et une tradition a pu se constituer. Si cela était, rien ne prouverait que Caius Gracchus ait imité précisément tel ou tel de ces précédents, mais on pourrait penser qu'il ait dû être influencé par ces formes d'action oratoire. Il avait été formé en effet, par un certain Menelaos de Marathos à qui il devait, aux dires de ses adversaires, la composition de quelques-uns de ses discours (14). On connaît mal ce personnage,

(11) On peut imaginer que les deux directions que la phrase indique Capitole / domus, aient suggéré un mouvement d'allée et venue.

(12) Plut., *Ti. Gracchus*, 2, 2 ; *C. Gracchus*, 5, 4 ; Dion Cass., fr. 85, 2.

(13) Cléon : Plutarque, *Ti. Gracchus*, 2, 2 ; *Nicias*, 8, 6, Καὶ τὸν ἐπὶ τοῦ βήματος κόσμον ἀνελθὼν καὶ πρῶτος ἐν τῷ δημηγορεῖν ἀνακραγῶν καὶ περισπᾶσας τὸ ἱμάτιον καὶ τὸν πατάξας καὶ δρόμῳ μετὰ τοῦ λέγειν ἅμα χρησάμενος

Timarque : Eschine, *Contre Timarque*, 25-26 ἄλλὰ πρόην ποτὲ βίψας θοιμάτιον γυμνὸς ἐπαγκρατίζεν ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ, οὕτω κακῶς καὶ αἰσχρῶς διακείμενος τὸ σῶμα ὑπὸ μέθης καὶ βδελυρίας (en faisant la part de l'exagération) ; cf. la réponse de Démosthène, *Sur l'Ambassade*, 251-252 ; 255. E. Norden, *Die antike Kunstprosa*, Berlin, 1913, p. 171, n. 1, renvoie à Cressollius (= L. de Cressolles), *Vacationes autumnales sive de perfecta oratoris actione at pronunciatione libri III*, Paris, 1620, qui ne donne pourtant aucun précédent précis.

(14) Cic., *Br.*, 100, *nec de Persio reticuisset Gracchus cum et Fannius de Menelao Maratheno et de ceteris obiecisset*. Ces *ceteri* sont inconnus, mais il s'agit certainement d'autres rhéteurs grecs ; on a pensé à Blossius de Cumes et à Diophane de Mytilène (cf. Kroll, *RE*, XV, 1, col. 833).

mais peut-être appartenait-il à ce courant asianique (15) qui s'attachait à développer un style pathétique (16).

C. Gracchus connaissait parfaitement les auteurs grecs. On s'est même demandé si ce passage que citent Quintilien et Cicéron n'était pas une paraphrase d'Euripide déjà utilisée par Ennius : Νῦν ποῖ τράπωμαι; πότερα πρὸς πατρός δόμους, οὓς σοὶ προδοῦσα καὶ πάτρην ἀφικόμην; ἢ πρὸς ταλαίνας Πελοπόννησος; καλῶς γ' ἂν οὖν δέξαιντο μ' οἴκοις ὧν πατέρα κατέκτανον (17) voire même, mais c'est plus incertain, un emprunt à Démosthène : Ποῖ δ' ἂν τραποίμεθα, εἴ τι ἄλλο ψηφισαίσθ' ὑμεῖς περὶ αὐτῶν (18).

Quoi qu'il en soit, il est très probable que l'usage qu'il fit de la musique pour contrôler ses emportements lui venait de la tradition grecque. Plus qu'un lien entre l'enseignement de la musique et celui de la rhétorique que l'on note parfois (19), c'est à toute la démarche, platonicienne surtout, de l'apprentissage de l'harmonie qu'un tel comportement semble faire référence (20). C. Gracchus s'est donc peut-être moins attaché à copier des conduites oratoires précises qu'il ne s'est inscrit dans une tradition de l'éloquence chaleureuse et pathétique. Il a d'autant plus recherché l'efficacité dans l'action oratoire que la richesse de son émotivité lui permettait d'établir avec son auditoire une communication pleine d'affectivité. C'est probablement pour cela que Cicéron le cite après Démosthène et les associe l'un à l'autre quand il veut illustrer son chapitre du *De Oratore* sur l'action oratoire. Et c'est sans doute pour les mêmes raisons que Plutarque qui ne lui cite pas d'antécédents romains, évoque le cas de Cléon qui fut le premier à rabattre son manteau et à se frapper la cuisse (21). S'il les met sur le même plan, c'est que l'un et l'autre ont

(15) Cf. A. Hillscher, « Hominum litteratorum Graecorum ante Tiberii mortem in Urbe Roma commoratorum », *JKPh*, Sup. XVIII, 1892, p. 362; F. Susemihl, *Geschichte der griechischen Literatur in der Alexandrinerzeit*, Leipzig, 1892, p. 488; Kroll, *l.c.*, qui ne doute pas que sa ville d'origine ait été Marathos de Syrie; cf. aussi P. Fraccaro, *St. Storici*, V, 1912, p. 68; E. Norden, *Kunstprosa*, p. 171; Leo, *Gesch. Röm. Litt.*, pp. 308-309, reconnaît le style asianique de C. Gracchus dans les fragments de ses discours.

(16) Cf. E. Norden, *Kunstprosa*, pp. 131-149.

(17) *Médée*, 502; cf. M. Bonnet, Le dilemme de C. Gracchus, *REA*, VIII, 1906, p. 44; P. Fraccaro, *Studi Storici*, VI, 1912, pp. 118-119.

(18) Démosth., *In Aphob.*, 2, 18; cf. E. Norden, *Kunstprosa, Nachträge*, pp. 13-14 et 272, sur le rythme des fragments de C. Gracchus; A.D. Leeman, *Orationis Ratio*, Amsterdam, 1963, pp. 56-57.

(19) E. Norden, *Kunstprosa*, p. 56 et surtout Arist., *Rhetor.*, 1403 B. Ajoutons que Quintilien rapporte l'épisode dans le chapitre qu'il consacre à la connaissance de la musique.

(20) Cf. surtout, W. Jaeger, *Paideia, the Ideals of Greek Culture*, Oxford, 1944, II, pp. 227-230 (sur la valeur éthique de la musique); III, pp. 250-252.

(21) Cf. *supra*, n. 13. C'est le fait que Plutarque associe explicitement C. Gracchus et Cléon qui rend improbable que les comportements du premier soient chez nos auteurs la reprise d'un *topos* de la démagogie.

introduit dans leur cité une pratique politique nouvelle faite autant de gestes inconnus que de mesures démocratiques. En fait, l'action que C. Gracchus adopte est l'expression d'une personnalité violemment affective contenue et contrôlée dans un modèle éducatif aussi grec que romain. Elle est essentiellement l'*ethos* d'un homme que son histoire et celle de sa cité ont rendu porteur d'exemplarité.

Il faut alors se demander comment cette image exemplaire (22) que la tradition a brossée de cet homme, s'est organisée puis a évolué. Cicéron est bien sûr, le premier dont on ait conservé l'opinion.

Brutus, 125-126 :

plenior... uberius ad dicendum... genere toto gravis. 333 : in contentionibus multo faciliore et liberius genere dicendi

Har. resp., 41 : *quanta vi quanta gravitate dicendi*

Tout, dans ces jugements ne qualifie pas l'action oratoire. Il n'en est même aucun qui porte sur elle seule. *Uber* et *facilis* signifient la capacité d'*inventio* de C. Gracchus (23). *Liber* renvoie peut-être, mais très marginalement, à la *pronuntiatio* (24). Les concepts de *vis* et de *gravitas* sont beaucoup plus généraux et désignent la force de sa capacité de persuasion (25). Seul *plenus* pourrait, semble-t-il, faire en partie allusion à son action oratoire, dans la mesure où une éloquence « pleine » est une éloquence qui est stylistiquement plus riche et qui s'appuie davantage sur l'emploi du pathétique. C'est ainsi que le genre intermédiaire (*uberius*) est *enim plenius quam hoc enucleatum, quam autem illud ornatum copiosumque summissius* (26). Surtout, *plenus* qualifie très souvent la couleur et le rythme d'une voix. Cicéron, par exemple, lorsqu'il condamne le style des « Attici », déclare : *subsellia grandiores et pleniores vocem desiderant* (27). Mais n'exagérons pas ; ce qualificatif

(22) Sur l'image exemplaire, cf. la définition que je propose dans *Maiorum exempla sequi*, Rhétorique et Histoire, l'exemplum et le modèle de comportement dans le discours antique et médiéval, *MEFRM*, 92, 1980, pp. 67-86.

(23) C'est ce qu'indique la vérification des occurrences données par K.M. Abbott, W.A. Oldfather, H.V. Canter, *Index Verborum in-Ciceronis rhetorica*, Urbana, 1964.

(24) *De Or.*, III, 205, *vox quaedam libera atque etiam effrenatio augendi causa*.

(25) Sur la *gravitas*, cf. H. Wagenvoort, *Roman Dynamism*, Oxford, 1947, pp. 104-127, et surtout G. Dumézil, « Maiestas et Gravitas », *RPh.*, XXVI, 1952, pp. 7-28 ; XXVIII, 1954, pp. 19-20 ; O. Hiltbrunner, « Vir gravis », *Fest. A. Debrunner*, Berne, 1954, pp. 195-207 ; J.M. David, « Eloquentia popularis », *QS*, 12, 1980, pp. 176-177.

(26) *Orat.*, 91.

(27) *Br.*, 289 ; cf. aussi ce passage très intéressant où, pour donner un exemple du ton de voix qu'il convient de prendre pour la *miseratio*, il cite le passage de la *Médée* d'Ennius (cf. O. Ribbeck, *Tragicorum Romanorum Fragmenta*, Leipzig, 1871, I, p. 49 ; H.D. Jocelyn, *The Tragedies of Ennius*, Cambridge, 1969, pp. 118 ; 356-357)

recouvre aussi la capacité d'invention : *sed oratorem plenum atque perfectum esse eum qui de omnibus rebus possit varie copioseque dicere* (28).

Même dans ces jugements sur son *ars dicendi*, Cicéron met surtout l'accent sur les facultés proprement intellectuelles de C. Gracchus. Ce n'est pas qu'il ignore l'importance de son action oratoire. Dans le chapitre du *De Oratore* qu'il consacre à cette partie de la rhétorique, il est le seul qu'il cite à côté de Démosthène. Avant même de faire allusion à l'emploi de la flûte, il explique : *Quid fuit in Graccho, quem tu melius, Catule, meministi, quod me puero tanto opere ferretur? « Quo me miser conferam? ... Quae sic ab illo esse acta constabat oculis, voce gestu, inimici ut lacrimas tenere non possent* (29). C'est à la puissance d'expression de sa gestuelle qu'il attribuait cette efficacité. Mais, ce n'est pas là l'essentiel de l'image qu'il conserve de lui. Sa capacité d'invention, son intelligence, son œuvre politique l'ont beaucoup impressionné et, en ce sens, son action oratoire n'est qu'un trait, pas forcément le plus fort, de l'image qu'il donnait de lui (30).

Plutarque est le deuxième auteur qui donne suffisamment d'indications pour que l'on puisse s'y arrêter. Il peint un tableau assez précis et documenté de l'action oratoire de C. Gracchus car il complète de toute une série de qualificatifs, les renseignements sur les gestes qu'il est le seul à fournir.

Ti. Gracchus, 2, 2-3 : ἔντονος καὶ σφοδρὸς... φοβερὸς καὶ περιπαθῆς εἰς δεινώσιν... πιθανὸς καὶ γεγανωμένος.

2, 5 : τραχὺς καὶ θυμοειδής, ὥστε... (cf. *supra*).

C. Gracchus, 3, 4 :

ἰσχύων τε τῶ λέγειν ὡς ἄλλος οὐδεὶς

4, 1 : μεγαλοφρονότατος καὶ ῥωμαλεώτατος ἐν τῶ λέγειν

prise à Euripide comme le fragment de C. Gracchus que l'on a déjà cité : *Aliud miseratio ac maeror flexibile, plenum, interruptum, flebili voce: Quo nunc me portam?... De Or.*, III, 217 ; cf. encore *Br.*, 34 ; *De Or.*, I, 132 ; III, 31 ; III, 46 ; *Part. Or.*, 53.

(28) *De Or.*, I, 59.

(29) *De Or.*, III, 214.

(30) Sur l'image des Gracques chez Cicéron, cf. en dernier lieu J. Béranger, « Les jugements de Cicéron sur les Gracques », *A.N.R.W.*, I, 1, 1972, pp. 732-763 ; J. Gaillard, « Que représentent les Gracques pour Cicéron ? », *BAGB*, 1975, pp. 499-529. Sur les sources dont Cicéron disposait, cf. aussi R. Büttner, *Porcius Licinus*, pp. 80-95. Sur l'art oratoire de C. Gracchus, Cicéron cite à la fois Fannius (*Br.*, 100) et ce qu'il a pu apprendre de Crassus ou de Catulus (*De Or.*, III, 214 ; 225). Mais, sur l'emploi de ce type de références, destinées à donner de la crédibilité au dialogue, cf. G.L. Hendrickson, « Literary sources in Cicero's Brutus and the technique of citation in dialogue », *AJPh*, XXVIII, 1906, pp. 184-199, en part. 188.

4, 5-6 : πολλά ῥητορικῶς καὶ ἀγοραίως... τοιαύτη μὲν ἢ πικρία τῶν λόγων ἦν αὐτοῦ...

Moral., 456 A : περιπαθέστερον λέγοντι
sur l'effet de son éloquence sur le public ;

C. Gracchus, 1, 3 : τοῦ δήμου συνενθουσιῶντος ὑφ' ἡδονῆς καὶ βακχεύοντος περὶ αὐτόν

2, 8 : αἰτησάμενος λόγον οὕτω μετέστησε τὰς γνώμας τῶν ἀκουσάντων ὡς...

3, 1 : Ὁ δὲ πᾶσαν ὑποψίαν ἀπολυσάμενος καὶ φανεὶς καθαρὸς...

4, 1 : Τοιοῦτοις λόγοις προανασείσας τὸν δῆμον (ἦν δὲ καὶ μεγαλοφωνότατος καὶ ῥωμαλεώτατος ἐν τῷ λέγειν)

L'image d'ensemble qui se dégage de ses jugements, est celle d'un orateur dont l'éloquence enflammée et persuasive est autant l'expression de sa personnalité que le fruit d'un sérieux entraînement. Il est malheureusement difficile d'aller au-delà de cette simple paraphrase. R. Jeuckens qui a étudié les connaissances et les jugements de Plutarque en matière de rhétorique (31), constate que les qualificatifs qu'il emploie sont le plus souvent incertains et imprécis. C'est ainsi que le concept de δεινότης qu'il utilise pour définir la force oratoire de C. Gracchus, est à la fois une disposition naturelle et l'expression d'une volonté. En fait, souligne-t-il, « Plutarch hat also δεινότης, obwohl vor und nach seiner Zeit ein scharf technischer Gebrauch des Wortes bestand, nur ganz allgemein gebraucht, auch mit Beziehung auf Rhetorisches (32) ». On ne peut donc pas escompter retrouver transcrits mot pour mot par Plutarque, les jugements plus sûrs d'auteurs antérieurs. Mais on pense qu'il disposait d'informations assez solides qui lui venaient de Polybe, Posidonius, Fannius, Sempronius Asellio peut-être, et Cornelius Nepos (33). Les uns et les autres ont dû laisser des descriptions assez fidèles de l'action oratoire de C. Gracchus qui complétaient sans doute le texte même de ses discours. Cornelius Nepos surtout, avait laissé une biographie dont Plutarque avait pu s'inspirer. C'est de là que pourrait venir ce portrait, fort proche au demeurant de celui que brosse Cicéron.

Quoi qu'il en soit, C. Gracchus avait laissé de son comportement une image extrêmement forte puisqu'elle s'est conservée

(31) R. Jeuckens, *Plutarch von Chaeronea und die Rhetorik*, Diss., Strasbourg, 1907.

(32) *O.c.*, pp. 173-175 ; cf. pp. 125-127 sur πιθανότης. Sur le concept de δεινότης, cf. L. Voit, *Δεινότης, ein antiker Stilbegriff*, Leipzig, 1943, en part., pp. 84-85, sur C. Gracchus (simple paraphrase des jugements des auteurs anciens) ; A. Michel, *Rhétorique et Philosophie chez Cicéron*, Paris, 1960, p. 240.

(33) H. Peter, *Die Quellen Plutarchs in den Biographien der Römer*, 1865, pp. 94-99, qui souligne qu'avec Fannius, Plutarque remontait peut-être aux témoins oculaires ; et surtout, W. Soltau, « Plutarchs Quellen zu den Biographien der Gracchen », *Neue Jahrb. Phil. Paed.*, CLIII, 1896, pp. 357-368, qui insiste (pp. 364-368) sur l'importance de la biographie de Cornelius Nepos.

jusqu'au 1^{er} s. p.c. Il ne faut donc pas s'étonner que sous la République au moins, il ait été imité. On a remarqué bien sûr, que certains de ses discours avaient été utilisés sous une forme ou sous une autre. On retrouve par exemple, le dilemme *Quo me conferam?*... chez Cicéron, Salluste et Tite-Live (34). Mais, plus intéressant encore, son action oratoire a servi d'exemple. Plutarque le dit explicitement (τὸν δὲ Ῥωμαίων πρῶτον) puisqu'il en fait le premier d'une série que l'on retrouve çà ou là, au hasard des témoignages. Cicéron indique par exemple, que L. Appuleius Saturninus lui aussi, jouait de la toge (35). Comme Cléon à Athènes, C. Gracchus inaugurerait donc une façon nouvelle de s'adresser au peuple, faite tout à la fois d'une action oratoire plus riche, d'un appel au pathétique et de propositions populaires. Sans revenir sur cette *eloquentia popularis* qu'ailleurs, j'ai tenté d'étudier (36), il faut souligner ce statut particulier d'*exemplum*-tête de file qui revient à C. Gracchus. Les innovations qu'il imposait à l'action oratoire, ont frappé l'opinion et ont laissé dans la mémoire collective une image brillante et forte qui reste vive même au temps de Plutarque. Elles ne sont pourtant — on le voit avec Cicéron — qu'une conduite particulière dans un ensemble d'autres qui, symboliquement et réellement, répondent aux aspirations populaires et les prennent en charge.

Avec le temps pourtant, cette image exemplaire cessa d'être un objet d'imitation. La tradition seule, la maintint dans la conscience collective et petit à petit, le souvenir s'en amenuisa et se perdit ; l'image se ternit et disparut. Cet épuisement prit trois aspects : la répétition, l'incompréhension et la déformation.

La répétition est le cas le plus banal. Un auteur sans prendre la peine de consulter d'autres sources, reprenait chez un autre l'ensemble des jugements qu'il portait sur C. Gracchus. C'est le cas de Tacite qui, dans son *Dialogue des Orateurs*, répétait mot pour mot, le jugement de Cicéron dans le *Brutus* : *plenior et uberior* (37). Il y ajoutait l'*impetus* que l'on rencontrait déjà chez Valère Maxime et que l'on retrouvera chez Apulée (38). Quintilien lui aussi suivit Cicéron en reprenant l'idée de la *vis* (39), et surtout en décrivant de la même façon que lui, l'effet de son action oratoire sur le public : *eadem (eloquentia) C. Gracchum in deflenda fratris*

(34) M. Bonnet, *REA*, VIII, 1906, pp. 41-44.

(35) Cic., *Br.*, 224, *magis specie tamen motu atque ipso amictu capiebat homines.*

(36) J.M. David, *QS*, 12, 1980, pp. 171-211, en part. p. 184.

(37) *Dial.*, 18, 2.

(38) *Dial.*, 26, 1 ; Apulée, *Apol.*, 95, 5 ; Val. Max., VIII, 10, 1, *calor atque impetus actionis.*

(39) Quint., II, 5, 21.

nece totius populi Romani lacrimas concitasse (40). De la même façon enfin, on retrouve chez Dion Cassius, la σφοδρότης que Plutarque signalait déjà, peut-être en suivant une source commune (41). On pourrait multiplier ces rapprochements, si l'on disposait de tous les textes qui, dans l'Antiquité, ont porté sur l'action oratoire de C. Gracchus. Malgré tout, ils sont déjà significatifs du dessèchement qui atteint l'image exemplaire, quand d'un auteur à l'autre, elle se réduit à ces quelques traits.

On comprend alors que la méconnaissance et l'éloignement aient abouti à l'incompréhension, voire au contresens. C'est le cas de l'anecdote du joueur de flûte. Aulu-Gelle s'en indignait :

Ecce autem per tibicinia Laconica tibiae quoque illius contionariae in mentem uenit, quam C. Graccho cum populo agente praeisse ac praeministrasse modulos ferunt. Sed nequaquam sic est, ut a uulgo dicitur, canere tibia solitum qui pone cum loquentem staret, et uariis modis tum demulcere animum actionemque eius, tum intendere. Quid enim foret ista re ineptius, si, ut planipedi saltanti, ita Graccho contionanti numeros et modos et frequentamenta quaedam uaria tibicen incineret? Sed qui hoc compertius memoriae tradiderunt stetisse in circumstantibus dicunt occultius, qui fistula breui sensim grauiusculum sonum inspiraret ad reprimendum sedandumque impetus uocis eius efferuescentes. Namque impulsu et instinctu extraneo naturalis illa Gracchi uehementia indignisse non, opinor, existimanda est. M. tamen Cicero fistulatore istum utrique rei adhibitum esse a Graccho putat, ut, sonis tum placidis, tum citatis, aut demissam iacentemque orationem eius erigeret, aut ferocientem saeuientemque cohiberet (42).

Le contresens est parfaitement clair. Alors que C. Gracchus ne cherchait pas autre chose qu'à contrôler la hauteur de sa voix (*impetus uocis*) grâce à une syrinx (*sonus, fistula*), certains ont imaginé qu'il réglait le rythme de ses phrases et de ses gestes (*uariis modis*) sur la mélodie d'une *tibia*. Il n'est pas facile de repérer des exemples précis de cette erreur d'interprétation, mais on la sent plus ou moins présente sous les ambiguïtés de certains auteurs. Il n'est pas sûr que Valère Maxime ou Quintilien n'aient pas confondu son et rythme sous le terme *modus* : *pronuntiationis eius modos formabat* (43) ou *modos, quibus deberet intendi ministrabat* (44) ; mais au

(40) Quint., XI, 3, 8.

(41) Dion Cass., fr. 85, 2 ; cf. Plut., *Ti. Grac.*, 2, 2 ; cf. R. Volkmann, *Die Rhetorik der Griechen und Römer*, Leipzig, 1885, p. 559.

(42) I, 11, 10-15 ; cf. aussi Amm. Marcell., 30, 4, 19, *ut contionaria fistula post occipitium*.

(43) Val. Max., VIII, 10, 1.

(44) Quint. I, 10, 27.

moins identifiaient-ils l'instrument (*fistula*). Il est très probable, en revanche, que Dion Cassius lui, ait commis le contresens quand il dit que ἀύλητήν ἐπήγετο, καὶ παρ' ἐκείνου ὑπαυλοῦντός οἱ ἐρρυθμίζετο καὶ ἐμετρίαζεν, ἢ καὶ εἴ πη καὶ ὧς ἐξέπιπτεν καθίστατο. Il se trompait en effet d'instrument (αύλος), et donc de fonction (ρυθμίζειν) (45).

De telles erreurs sont le signe d'un dépérissement graduel de l'exemplarité de C. Gracchus. Elles s'expliquent facilement par la méconnaissance et l'oubli. D'autres sont plus curieuses et ne se comprennent que parce que des auteurs, généralement plus tardifs, ont confondu C. Gracchus avec ses successeurs. Velleius Paterculus, le premier, lui attribuait un *furor* qui est en contradiction avec l'image de passion contenue que donnait Cicéron (46). Le terme ne pouvait lui convenir et il ne s'explique que parce qu'il est une désignation topique du comportement *popularis* (47). La conduite exemplaire, tête de file des conduites *populares* se trouve rétrospectivement chargée d'une valeur péjorative. Le phénomène est le même pour la *vehementia* et surtout l'*acerbitas* que lui accordait Aulu-Gelle (48). Là encore, sans être vraiment contradictoires, ces qualificatifs contrastent avec l'image cicéronienne. En fait, ils sont eux aussi topiques de l'*eloquentia popularis* (49) et ne s'expliquent que par une perception à rebours qui ne voit l'action oratoire de C. Gracchus qu'au travers du paradigme que ses imitateurs, après lui et avec lui, avaient fini par constituer.

Toujours sur la même voie, on rencontre quelques autres erreurs du même type. Elles sont telles cependant, qu'elles prouvent une méconnaissance profonde de l'histoire de la République ou de la personnalité de C. Gracchus. Fronton, par exemple, prétend que *contionatur... Gracchus turbulente... tumultuatur Gracchus* (50). Le Scholiaste de Bobbio lui attribue des *maledicta* (51) et Mamertus Claudianus une *acrimonia* (52) qui n'ont de sens que par une image d'ensemble, devenue stéréotype, de l'*eloquentia popularis*. A ce point de déformation, l'éloquence de C. Gracchus n'est plus perçue pour elle-même, elle n'est qu'un élément parmi d'autres de son statut désormais éternel, de révolutionnaire.

Cette évolution de l'image exemplaire de C. Gracchus vers la

(45) Dion Cass., fr. 85, 2.

(46) II, 6, 1.

(47) A. Weische, *Studien zur politischen Sprache der römischen Republik*, Münster, 1966, pp. 23-28.

(48) X, 3, 1 ; cf. aussi XI, 13, 1.

(49) J.M. David, *QS*, 12, 1980, en part., pp. 176-177.

(50) p. 114 N.

(51) p. 96 St.

(52) Migne, 53, p. 785.

méconnaissance et le contre-sens est importante (53). Elle montre comment un souvenir collectif s'organise autour de traits dominants — certains gestes, la force, la chaleur de l'action oratoire — qui petit à petit laissent dans une ombre toujours plus profonde d'autres aspects pourtant signifiants d'une personnalité ou d'une époque : l'intelligence, la passion contenue, la maîtrise de soi. Eux-mêmes se dessèchent, se déforment et ne soutiennent plus qu'une image morte. Il arrive un moment où un seuil est franchi. Tant que sous la République, régnait le même code de comportement public, chacun imaginait et interprétait intuitivement les actes de C. Gracchus. Son image exemplaire était lue ou perçue dans le même contexte conceptuel et imaginaire où elle avait pris naissance. Cela permettait que des imitateurs aient pu légitimement revendiquer une postérité et rechercher une identification. Mais quand plus tard, au cours des premiers siècles de notre ère, la rupture politique eut réduit la continuité des modèles en une simple familiarité éducative et morale, la méconnaissance des conduites anciennes et l'effet péjoratif de l'historiographie du courant *popularis*, mêlèrent l'originalité de C. Gracchus à la banalité de ses successeurs et effacèrent sa personnalité sous le stéréotype du démagogue excité.

(53) On a là — je pense — une illustration de la double réduction par synecdoque qui caractérise l'*exemplum* (Rhétorique et Histoire, *MEFRM*, 92, 1980, p. 85) : la personnalité de C. Gracchus est réduite au seul comportement que l'on donne en exemple tandis que le comportement *popularis* s'identifie lui aussi à ces quelques gestes. L'intérêt est de constater que le processus fonctionne à la fois dans la phase d'imitation et dans celle de dépérissement. De l'une à l'autre, pourtant, le sens s'en inverse : dans la phase d'imitation, la réduction de la personnalité de C. Gracchus permet la constitution d'une chaîne de comportements *populares* alors que dans la phase de dépérissement, c'est cette chaîne qui définit la personnalité de C. Gracchus. On remarque qu'ainsi, l'imitation autorise le dépérissement, de même qu'elle le prépare par usure de la valeur émotive de l'image exemplaire.